

PHILIPPE NESSMANN

, LES EXPLOITS DE L'AÉROPOSTALE



Flammarion jeunesse

« **D**E MENDOZA À SANTIAGO.
VENDREDI 13 JUIN 1930, 11H15.
URGENT. GUILLAUMET PAS ARRIVÉ. STOP.
MERCI CONFIRMER HEURE DE DÉPART. STOP. »

La première fois qu'Henri Guillaumet voit un avion, il comprend immédiatement qu'il passera sa vie dans les airs. Il intègre l'Aéropostale en 1926 et traverse le monde entier pour délivrer du courrier. Chaque voyage peut être fatal mais l'attrait du ciel est bien trop fort pour s'arrêter.

LE DESTIN EXCEPTIONNEL D'UN PIONNIER DE L'AVIATION

Illustration de couverture : Miguel Coimbra

PHILIPPE NESSMANN

LES EXPLOITS DE L'AÉROPOSTALE

Flammarion jeunesse

Du même auteur

Champollion et les trésors d'Égypte, 2022

Le Voyage de Marco Polo, 2022

Une fille en or, 2021

Sacagawea, une femme indienne, 2021

Lucie Aubrac, résistante, 2021

La Fée de Verdun, 2020

Mission Apollo 13, 2019

Le Tour du monde de Magellan, 2019

Dans la nuit de Pompéi, 2017

Le Village aux mille roses, 2016

50 inventions qui ont fait le monde, 2016

Dans les pas de Toutankhamon, 2014

Vers les mers glacées du pôle Nord, 2014

À la recherche du fleuve sacré, 2007

Ce roman a déjà fait l'objet d'une publication
sous le titre *À l'assaut du ciel, la légende de l'Aéropostale*.

© Flammarion, pour le texte et les illustrations, 2008

© Flammarion pour la présente édition, 2022

8, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0802-9112-7

À Marceline, petit ange descendu du ciel.

PREMIÈRE PARTIE

Comment Henri Guillaumet
a disparu

CHAPITRE PREMIER

Par radio.

De Santiago du Chili à Mendoza.

Vendredi 13 juin 1930 à 8 h 00.

Henri Guillaumet vient de décoller avec courrier. Stop.

Mauvais temps sur les Andes. Stop.

« Parfois, mais pas souvent, je crois même assez rarement, on peut dire à quel moment précis naît une vocation. Celle de mon frère Henri, je l'ai vue naître sous mes yeux.

Il avait quatorze ans et, depuis de longs mois, notre petit village ne ressemblait plus à rien. En temps normal, Bouy compte trois cents habitants et cinquante chevaux, des fermes propres alignées le long des rues, des champs et des bois bien entretenus alentour. Notre ferme se situe au cœur du village, tout près de la vieille église romane. Autour de la grande cour centrale se trouvent le logis, la grange, et surtout la porcherie : nous élevons des cochons.

Or, depuis plusieurs mois, je l'ai dit, Bouy ne ressemblait plus à rien. Presque tous les hommes et la moitié des chevaux avaient quitté le village, réquisitionnés. D'autres hommes les avaient remplacés, des milliers d'inconnus gadouilleux qui reprenaient des forces dans nos granges et nous parlaient comme si nous étions leurs enfants – leurs propres enfants devaient beaucoup leur manquer. Ils restaient là quatre jours puis repartaient d'où ils étaient venus. Ils revenaient ensuite une ou plusieurs fois, puis on ne les revoyait plus. Ils étaient morts.

Mais je m'aperçois que je n'ai pas dit où se trouve notre village : il faut le savoir pour comprendre ce qui s'y passait alors. Bouy est en Champagne, à quinze kilomètres au nord de Châlons-sur-Marne. À l'époque où mon frère Henri a eu sa vocation, c'est-à-dire pendant la Grande Guerre, la ligne de front entre l'armée française et l'armée allemande passait à quelques kilomètres seulement plus au nord.

À quelques kilomètres de nous, donc, enterrés dans des tranchées boueuses, nos soldats se battaient contre les Allemands, eux-mêmes enterrés dans des tranchées creusées un peu plus loin.

Là-bas, c'était la guerre, mais pour nous, les gamins du village, ça ressemblait plutôt à des vacances – au moins au début.

D'abord, il n'y avait pas grand monde pour nous surveiller : nos pères étaient partis au combat – “ce sera

pas long, nous avaient-ils assurés, on met une tannée aux Prussiens puis on revient” – et nos mères étaient trop occupées pour canaliser notre fougue. En plus, nous, les Guillaumet, nous étions gardés par notre vieille grand-mère : notre mère est morte quand Henri avait deux ans, en accouchant d’un petit frère qui n’a pas survécu.

Autant dire qu’au début de la guerre, un vent de liberté a soufflé sous nos crânes. Avec Henri, P’tit Maurice et les autres, nous étions plus souvent à la pêche à la truite qu’à l’école.

Et puis le village était un tel chantier, avec ces centaines de poilus venus des tranchées voisines pour s’y reposer ! Pour les distraire, l’armée avait aménagé un “foyer du soldat” près du jardin de M. Villepoux, route de Grandes Loges. Nous avions le droit d’y aller : le chocolat, je me souviens, était à cinq sous la tasse. Mais le plus chouette, c’était le cinématographe. À l’époque, Bouy n’était même pas raccordé à l’électricité, alors imaginez un cinématographe gratuit et ouvert à tous !

Pour nous, les gamins, ce début de guerre ressemblait donc à des vacances. Puis les mois ont passé et les obus de 155 ont plu sur le mont Cornillet. Des flots d’estropiés aux bandages ensanglantés ont déboulé chez nous. Un hôpital en toile a été dressé près de la route de l’Angle-du-Carry et, dans le champ d’à côté, les croix ont poussé comme des champignons après l’orage. La guerre est alors vraiment devenue la guerre.

Non seulement nos pères tardaient à revenir, mais les plus âgés d'entre nous partaient les rejoindre. Un jour, René, notre frère aîné, qui s'occupait jusque-là des cochons avec ma grand-mère, gagna ses dix-huit ans et fut appelé au combat. C'est moi qui, à seize ans, devins le nouveau chef de famille. Finie la rigolade, fallait gagner sa croûte et s'occuper des labours et des cochons.

C'est à cette époque que ça s'est passé. Je veux dire la vocation d'Henri. Mais peut-être aurais-je dû commencer par là.

C'était donc en 1916. Un jour, en fin d'après-midi, Henri est revenu tout excité et en sueur. Il avait couru comme un dératé.

— André, qu'il m'a dit, viens voir, viens vite voir !...

— Qu'est-ce qui t'arrive ? T'étais où, d'abord ? J'ai besoin de toi à la ferme !

Il s'est assis sur un ballot de paille pour reprendre son souffle.

— Je pêchais dans la Vesle... J'étais au coin à truites quand j'ai entendu un bruit, comme un moteur d'automobile, mais ça venait du ciel. J'ai levé les yeux, mais il n'y avait rien. Pourtant, le bruit se rapprochait... Et soudain, je l'ai vu : un aéroplane est passé à toute blinde au-dessus de ma tête, en rasant les peupliers... T'aurais dû voir ça ! Tu l'as pas entendu, toi ?

Non, je n'avais rien entendu. Je travaillais, moi.

— Juste après, un autre aéroplane a survolé les arbres, puis un troisième et un quatrième. Tous les quatre ont fait la même manœuvre : ils ont coupé leur moteur au-dessus de chez la mère Grumillier... Du coup, je les ai suivis : j'ai couru à travers bois jusqu'au chemin du Haut-Buisson. Ils étaient là, posés dans une clairière... Il y avait huit hommes avec de grosses lunettes sur le front... Ils inspectaient le terrain.

— Tu leur as parlé ? ai-je demandé, même si je connaissais d'avance la réponse.

— Ben non...

Ben non ! Sacré Riri ! À quatorze ans, avec ses poils au menton et sa grande taille, on aurait dit un adulte, mais il avait encore la timidité d'un gamin. La taille, c'est de famille : chez les Guillaumet, nous sommes charpentés comme des granges, avec des mains à secouer les pommiers. Mais je ne dis pas que Henri soit peureux : au contraire, il est dur au mal et plus d'une fois je l'ai vu attraper un cochon à bras-le-corps, au risque de prendre un coup de sabot. Non, ce que je dis, c'est que quand il faut parler aux gens, et surtout aux inconnus, il se tortille comme une fille.

— Viens, s'enflamma-t-il, je vais te montrer les aéroplanes. Tu dois les voir !

— Non, j'ai du boulot... Demain, peut-être !

— Mais demain, ils seront partis. Allez, viens !

Et pourquoi pas, au fond ! J'ai planté ma fourche dans une botte de foin et j'ai suivi mon petit frère jusqu'au champ de la mère Grumillier. Quatre avions étaient alignés les uns à côté des autres. C'était des biplans, avec une double paire d'ailes superposées. Les pilotes, des soldats, tiraient des bâches pour monter un campement. Avec Henri, nous nous sommes cachés derrière des buissons pour les observer.

— Ces avions, chuchota-t-il, ce sont des Voisin. À l'avant, au niveau des ailes, le trou en haut de la carlingue, c'est par-là que le pilote prend place. En vol, il a juste la tête qui dépasse. À l'arrière, l'autre trou, c'est pour le passager...

Ah, j'ai oublié de dire une chose importante : ce n'était pas la première fois que nous voyions des avions. Pourtant, à l'époque, très peu de gens en avaient vu de leurs propres yeux. L'aviation n'en était qu'à ses débuts et les aéroplanes étaient très rares.

Je ne suis pas un spécialiste – Henri l'expliquerait mieux que moi –, mais le tout premier vol d'un « plus lourd que l'air » avait eu lieu une quinzaine d'années avant les événements que je raconte ici. Juste pour donner une idée, en 1906, tous les journaux avaient rapporté l'exploit de Santos-Dumont, un Brésilien qui avait battu le triple record du monde de durée, de distance et de vitesse à bord d'un avion. Il avait volé pendant

21 secondes, parcourant 220 mètres à la vitesse de 40 kilomètres par heure. Pour dire !

Normalement, dans un patelin comme Bouy, nous n'aurions jamais dû voir de tels engins. Pourtant, en 1908, un aviateur célèbre s'y était posé. Fuyant les badauds parisiens qui l'empêchaient de travailler tranquillement, Henri Farman s'était installé en Champagne. Dans un hangar construit à deux kilomètres de Bouy, il avait fabriqué des avions en tissu, en bois et en acier. En novembre 1908, il avait même effectué le tout premier voyage au monde de ville à ville : il avait décollé de Bouy pour rejoindre Reims, à vingt-sept kilomètres de là.

À l'époque, Henri avait six ans. Pendant les années qui avaient suivi, après l'école, il avait souvent traversé les champs de luzerne pour berlauder du côté du hangar. Les jeudis, lorsque P'tit Maurice, le fils du boulanger, livrait les pains d'une livre à Farman, Riri l'accompagnait. Il a alors pu observer de près les fragiles biplans sur leurs roues de bicyclette et poser de timides questions aux ouvriers en salopette bleue. "Pourquoi les hélices sont en bois et pas en fer ? Et comment qu'on demande à l'avion de tourner à gauche ou à droite ? Et est-ce que vous me ferez voler un jour ?"

Henri en avait alors appris des tas sur les avions. Ça le passionnait vraiment. En fait, c'est peut-être de

cette période-là que lui est venue sa vocation pour les avions. Faudrait lui demander...

Mais moi, je ne crois pas.

Moi, je crois qu'elle est née pendant la Grande Guerre, pendant les jours qui ont suivi l'atterrissage des avions dans le pré de la mère Grumillier. Henri a alors passé beaucoup de temps à observer les pilotes et les mécaniciens. Caché derrière des arbres, il les regardait préparer les biplans puis les faire décoller. Les pilotes portaient survoler les tranchées allemandes. À l'arrière, le passager jetait des bombes sur la tête de l'ennemi ou prenait des notes sur l'emplacement de leur artillerie.

Mais forcément, à espionner ainsi les avions, est arrivé ce qui devait arriver : un soir, Henri n'est pas rentré dîner. Grand-mère et moi étions très inquiets. Avec la guerre si proche, Dieu sait ce qui lui était arrivé !

Je m'apprêtais à partir à sa recherche lorsqu'il est réapparu, un immense sourire aux lèvres.

Moi, ça ne me faisait pas rire.

— Ça va pas, non ? ! Pourquoi tu rentres si tard ? On a eu peur !

— J'étais à La Cheppe.

La Cheppe est un village situé à dix kilomètres de Bouy.

— Qu'est-ce que t'es allé faire là-bas ?

— J'veis te raconter, mon vieux, c'est une histoire incroyable !

Il s'est assis à table et notre grand-mère, trop bonne, lui a servi la soupe. Mais il n'y a pas touché, pressé de raconter :

— Ce tantôt, après les foins, je suis allé voir les avions. J'étais à peine installé derrière un buisson qu'une main s'est posée sur mon épaule. C'était un pilote. "Eh bien, qu'il m'a dit, tu nous espionnes ? — Non, non, m'sieur, j'ai répondu, je fais que regarder..." J'étais pas fier ! "Si tu crois qu'on vous voit pas, toi et les autres du village... Mais toi, ça fait plusieurs fois que je t'aperçois. Tu t'intéresses aux avions ? — Oh oui !" Et pour lui prouver, je lui ai dit tout ce que je sais sur les avions de Farman, les moteurs, les hélices et les carlingues. Il était étonné que j'en sache autant. Il a longuement réfléchi puis il m'a dit : "Ça te plairait de faire un tour ? — En avion ? Mais c'est interdit, non ? — Oui, mais tu n'auras qu'à rien dire..." Tu parles si j'en avais envie !

Notre grand-mère, qui jusque-là était restée derrière ses fourneaux, s'est assise à la table, blanche comme un linge. Les avions lui faisaient peur. Et la guerre aussi. La pauvre avait tellement peur qu'il nous arrive quelque chose ! Henri s'en est aperçu.

— Rassure-toi, Mémé, il ne voulait pas me faire survoler les tranchées des Boches ! Il devait juste se rendre à La Chapelle, c'est là-bas que les pilotes ont leur cantine, et la place du passager était libre. Il m'a donné une capote

de soldat à me mettre sur les épaules et un bonnet de police sur la tête, tu sais celui avec les rabats sur les oreilles. J'étais vraiment très excité quand j'ai grimpé dans l'aéroplane. En fait, c'est pas large du tout, ces engins : mes épaules touchaient presque les deux côtés. Le pilote m'a montré comme fixer le harnais puis il s'est installé à l'avant. Un mécanicien a placé l'hélice dans la bonne position puis il l'a fait tourner de toutes ses forces. Le moteur a toussé mais l'hélice s'est arrêtée. Le mécanicien a recommencé et cette fois elle s'est mise à tourner.

Un grand sourire a fendu le visage de mon frère. C'était comme si, en nous racontant son aventure, il la revivait.

— Le moteur s'est mis à vibrer. Et tout l'aéroplane s'est mis à vibrer. Moi, j'avais les mains posées sur la toile de la carlingue. Je sentais mes mains, mes bras, mes pieds, mon cul, enfin tout mon corps qui vibrait. Et mon cœur battait à tout casser ! Le pilote a mis les gaz. Le moteur a fait encore plus de bruit et l'avion s'est mis à bouger. Il a roulé sur l'herbe du champ. Chaque taupinière nous secouait. L'aéroplane allait de plus en plus vite mais le pilote tardait à le faire s'envoler. Je voyais le bout du champ et les buissons qui s'approchaient. Et soudain, quand la vitesse a été assez grande, il a tiré sur le manche, les ailerons à l'arrière se sont relevés et je n'ai plus senti les taupinières sous les roues.

C'était tout doux, comme si on roulait sur du coton. J'ai regardé en bas : le sol s'éloignait. Nous étions dans l'air ! Nous volions ! C'était incroyable, t'aurais dû voir ça ! Nous sommes passés juste au-dessus des buissons, puis au-dessus des arbres... C'était incroyable !

Assis sur sa chaise, Henri a levé les bras à l'horizontale pour s'en faire des ailes.

— Le pilote a pris de la hauteur puis a viré sur la droite. On survolait le village. En bas, il y avait les rues, les toits des fermes, les jardins. T'aurais dû voir ça, mon vieux ! Devant l'église, y avait m'sieur le curé qui parlait à la bouchère. Ils étaient tout petits. De là-haut, les gens sont comme des fourmis ! Et puis à côté de l'église, j'ai vu notre maison. La cour, le logis, la grange, la porcherie. C'était formidable. T'aurais vraiment dû voir ça !

Rien que de l'imaginer, j'en avais des frissons. Déjà, la fois où j'étais monté dans le clocher de l'église, j'avais presque eu le vertige !

— Ensuite, le pilote a pris la direction de La Cheppe. Du ciel, la campagne est vraiment différente. Tout est droit ! Les chemins et les routes, tout est tracé à la règle. Les champs sont carrés. Y a que la Vesle qui se tortille entre les arbres. À gauche, du côté des monts de Champagne, il y avait des nuages de fumée noire, les obus pleuvaient sur les tranchées. Là-bas, on se battait. Mais moi, dans mon aéroplane, j'étais bien en sécurité. Tu me croiras si tu veux, mais dans le ciel, on

est vraiment bien ! Il y a juste le bruit du moteur et le sifflement du vent dans les haubans. Là-haut, c'est le bonheur ! Faut absolument que t'essayes, mon vieux !

Je ne savais pas si j'en avais très envie, mais peut-être que oui, histoire de voir. Notre grand-mère, elle, était de plus en plus blanche.

— Je ne sais pas combien de temps le vol a duré, mais c'était trop court. Soudain, le pilote a commencé sa descente. En bas, il y avait La Cheppe. Le pilote a fait plusieurs virages pour se mettre dans l'alignement du champ où il voulait atterrir. L'aéroplane a perdu beaucoup de hauteur. Les champs, les arbres et les maisons ont recommencé à grandir. Je pouvais à nouveau distinguer les tuiles et les feuilles, des choses qu'on voit pas d'en haut. L'avion a un peu ballotté, le sol s'est rapproché, et soudain il y a eu un choc, tout s'est mis à vibrer. Ça cahotait comme avant le départ, à cause des taupinières et des trous dans le terrain. J'étais de nouveau sur la terre ferme. L'aéroplane s'est arrêté, le pilote a coupé le moteur et m'a aidé à descendre. Dans mes oreilles, il y avait encore le ronronnement du moteur et le sifflement du vent. J'aimerais qu'ils ne s'arrêtent jamais...

Lorsque Henri s'est tu, il avait dans les yeux des petites étoiles qui scintillaient, comme s'il avait trouvé là-haut un trésor.